



suite de la page 13

Tout évènement d'importance possède son symbole; l'incarcération des trois chefs syndicaux possède le sien: la croix et le sacrifice (p. 202).

En 1972, une grève générale frappe tout le secteur public du Québec. Le gouvernement libéral ne tolère pas et décrète un retour au travail. Les trois leaders syndicaux refusent de céder à cette injonction et se retrouvent en prison pour quelques mois. La situation révolutionnaire rêvée... Las, malgré plusieurs manifestations d'appui aux grévistes et aux chefs syndicaux, le travail reprend. Pire, une année plus tard, le Parti libéral du Québec est réélu avec une majorité record. Pire encore, et autre pied de nez de l'histoire, Yvon Charbonneau, président de la CEQ et fervent émule de Karl Marx, sera élu plus tard député pour le PLQ puis pour le PLC, finissant ambassadeur du Canada à l'UNESCO... Dur, dur...

On peut à juste titre se demander en quoi 1972 fut une année de possible révolution prolétarienne. Il y eut certes du «bruit», mais

le capitalisme est resté «roi et maître» au Québec. Ducharme ne disserte pas trop sur ce thème de la «non-révolution». Il change plutôt de patinoire théorique et nous dit qu'à partir de 1972 le combat change de nature, on ne parle plus de luttes ouvrières, mais de luttes environnementales. «Contrairement à la critique anticapitaliste des grandes centrales syndicales qui cherchait à transformer le mode de distribution des richesses, la lutte contre la pollution cherche à transformer le mode de production capitaliste.» (p. 349)

Et voilà, le tour est joué, 1972 retrouve son aura révolutionnaire, mais c'est la nature de la révolution qui change: «Trois grandes luttes secouent aujourd'hui la vie sociale et politique québécoise: la lutte féministe, la lutte pour l'autonomie des Premières Nations et la lutte pour l'environnement. Elles ont toutes en commun de se fonder sur une critique anticapitaliste» (p. 350). Sur un ton humoristique, on pourrait ajouter que, pour être tout à fait tendance, il manque à cette liste la lutte végane ou une quelconque autre lutte diversitaire... Pour être plus sérieux, on pourra s'étonner de l'absence de lutte pour l'émancipation politique du Québec ou même de la moindre référence à cette lutte..., comme si c'était une affaire réglée.

JEAN-PIERRE SYLVESTRE

## LE NARVAL : LA LICORNE DES MERS ARCTIQUES

Septentrion, 2022, 216 pages

**A**ncrée dans l'imaginaire de l'Homme depuis des temps immémoriaux, la licorne fut considérée jusqu'à la fin de la Renaissance comme un animal bien réel vivant dans des contrées lointaines. Seulement, à mesure que les explorations repoussaient toujours plus loin les frontières du monde connu et que l'émergence de la pensée scientifique favorisait le développement cumulatif des savoirs, l'existence de cette bête insaisissable devenait de plus en plus difficile à défendre. Si la raison invitait au scepticisme, l'adhésion pieuse et sincère aux dogmes religieux commandait de ne pas douter de l'existence d'un animal – aussi évanescant soit-il – dont il est fait mention dans la Bible. L'incrédulité semblait d'autant plus malvenue que la thèse de l'existence de la licorne était étayée par une preuve difficile à balayer du revers de la main: certains négociants avaient en leur possession des cornes torsadées de plus d'un mètre de long n'appartenant à aucun animal connu. Quelques échouages sur les côtes atlantiques permirent toutefois aux Européens de prendre conscience que le véritable propriétaire de la fameuse défense n'était pas le mythique cheval à corne au galbe élégant et au port altier, mais plutôt un animal marin falot au physique ingrat et à la dentition protubérante: le narval.

Connu des peuples autochtones des régions arctiques depuis des milliers, ce cétacé insolite endémique aux eaux

froides et chargées de glace de l'hémisphère Nord vint à l'attention des Norrois lorsque ceux-ci fondèrent des colonies au Groenland. Ce sont eux qui pendant des siècles approvisionnèrent les apothicaires d'Europe continentale en supposées cornes de licorne.

Superlativement timide, cet animal marin évolue en groupe de 2 à 20 individus dans des eaux comptant parmi les plus inaccessibles qui soient. Nous, Québécois, avons été aux premières loges, ces dernières années,

pour constater l'instinct grégaire qui meut cet énigmatique mammifère marin alors qu'on a fait état d'observations sporadiques d'un jeune narval qui – afin de rompre avec l'état d'isolement auquel il était confronté après s'être égaré de son aire de distribution usuelle – se serait intégré au sein d'un troupeau d'une soixantaine de bélugas laurentiens.

Bien qu'il en soit génétiquement et physiologiquement très proche, le narval ne jouit ni de l'allure svelte ni de l'hydrodynamisme des dauphins. Robuste et trapu, il présente une morphologie taillée pour affronter les glaces et tenter de composer avec la perpétuelle menace de s'y retrouver piégé.

Enième ouvrage monographique produit par Jean-Pierre Sylvestre, un photoreporter animalier originaire de Paris et installé à Rimouski depuis trois décennies, *Le Narval: la licorne*

*des mers arctiques* offre un tour d'horizon complet des connaissances actuelles au sujet de ce cétacé mystérieux. Si l'on ne peut s'empêcher de noter certaines redondances, ce livre – remarquablement illustré et agrémenté de récits tirés d'une vie passée à observer et étudier les cétacés aux quatre coins du monde – n'en demeure pas une lecture agréable et instructive.

